Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 32 (1982)
Heft: 3

Artikel: Débats : défense de la secondarité
Autor: Zaslawsky, Denis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-381226

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 114 (1982), P. 285-294

DÉBATS

DÉFENSE DE LA SECONDARITÉ*

DENIS ZASLAWSKY

Dans « De l'ontologie au XXe siècle » (cette revue, 1982/2, p. 121-140), Gilbert Hottois a appliqué à la philosophie des sciences son analyse de la « secondarité » caractéristique, selon lui, de la philosophie contemporaine, et plus spécialement de la philosophie analytique anglo-saxonne (considérée surtout, il est vrai, à travers sa première réalisation historique, celle qui correspond, en gros, au positivisme logique); et il a montré comment Bernard d'Espagnat, sans vraiment parvenir, même dans son domaine propre, celui de la philosophie de la physique, à définir un véritable au-delà de la secondarité, a pressenti les faiblesses de l'attitude « secondaire ». Après avoir retrouvé ces faiblesses, et surtout le malaise qu'on éprouve devant le caractère apparemment inévitable de la secondarité, dans la philosophie allemande récente, Hottois indiquait une issue: selon lui, la philosophie ne pourra sortir de la secondarité, et échapper à sa « misère ontologique », qu'en devenant ce qu'il appelle une « philosophie de la technique ».

Les quelques remarques qui suivent ne prétendent pas constituer une réponse directe et complète à « De l'ontologie au XXe siècle ». Il s'agit plutôt d'une prise de position générale face à la critique que Hottois a faite, tant dans son article que dans ses livres[1], de la secondarité comme attitude dominante dans la philosophie moderne. C'est dans cet esprit que je commencerai par rappeler une distinction qui me paraît fondamentale pour toute recherche philosophique, et qui, une fois explicitée et reconnue à sa

* A l'occasion d'un échange de correspondance préliminaire à la rédaction de ces lignes, Gilbert Hottois a bien voulu réagir au titre que j'avais choisi, en soulignant qu'il n'avait pas vraiment voulu attaquer la secondarité. Je me suis permis de conserver ce titre, car il me semble, après avoir lu de plus près ses travaux, qu'on trouve chez lui, sur ce point précis, une sorte d'ambivalence. Il est exact qu'il déclare souvent vouloir simplement *décrire* les tendances secondaires de la philosophie contemporaine; mais, par ailleurs, et d'une manière beaucoup plus nette je crois, il en vient rapidement à transformer cette description en un *diagnostic*; diagnostic qu'il dit alors être celui d'une « misère ontologique », ou en tout cas d'un « malaise » que nous devrions tous ressentir devant l'état actuel de la philosophie. Comme je ne ressens, personnellement, aucun malaise de ce genre, je me considère réellement comme tenu de parler ici d'une *défense* de la secondarité.

[1] *L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, Editions de l'Université de Bruxelles, 1979; *Pour une métaphilosophie du langage*, Paris, Vrin, 1981.

juste valeur, me semble conduire au moins à nuancer les analyses de Hottois, en particulier si l'on tient compte de la philosophie analytique telle qu'elle s'est développée après (et souvent contre) le positivisme. Ensuite, je reprendrai rapidement le problème de l'histoire de la secondarité, en essayant de montrer que cette notion n'est pas exclusivement liée au langage, et que, sous d'autres formes, elle se retrouve chez de nombreux auteurs de la tradition; au point qu'on peut même se demander si, d'une certaine manière, il ne faut pas simplement identifier l'attitude secondaire à l'attitude philosophique elle-même — autrement dit, dans cette perspective, philosopher, ce serait avant tout adopter la secondarité ainsi généralisée. Enfin, je tenterai d'illustrer tout cela sur l'un des exemples que Hottois a tirés du livre de Bernard d'Espagnat, en suggérant une manière légèrement différente d'interpréter, et surtout de contester, les conclusions philosophiques de *A la recherche du réel*[2].

1. *Méthode et objet en philosophie*. — En ce qui concerne le premier point, que Hottois a bien vu au début de son dernier livre[3], je pense ne diverger avec lui que sur l'importance relative qu'il faut y accorder. Il s'agit de la distinction, qui me semble fondamentale pour toute recherche philosophique, entre la *méthode* utilisée, d'une part, et *l'objet* auquel on applique cette méthode, d'autre part. Comme Hottois le signale clairement dans le passage qui vient d'être cité, cette distinction s'est imposée d'une manière très naturelle dans les développements que la philosophie analytique a connus après la chute du positivisme logique (c'est-à-dire, en gros, après la Seconde guerre mondiale); car elle a donné lieu à deux versions différentes de l'analyse: l'une, en général qualifiée de *philosophie du langage*, et dont l'initiateur a été Austin, prend véritablement le langage comme *objet d'étude*, tandis que l'autre, plus ancienne et aussi plus diffuse en un sens, consiste seulement en l'utilisation de données linguistiques, à titre de pure *méthode d'analyse*, pour traiter des problèmes qui n'ont rien, eux, de linguistique, et qui remontent souvent à la tradition la plus classique (le nom de cette seconde discipline est tantôt *philosophie linguistique*, tantôt *analyse linguistique*). L'exemple d'Austin est particulièrement utile pour dissocier ces deux versions de l'analyse; car il a pratiqué l'une et l'autre, ce qui permet de mieux voir dans quelle mesure elles sont irréductibles l'une à l'autre. Ainsi, lorsqu'il a découvert, ou redécouvert, le phénomène de la performativité, il a apporté une importante contribution à la théorie, et finalement même à la science *du* langage; en effet, se demander comment il est possible qu'en assertant une phrase d'allure descriptive comme «Je m'excuse», on effectue en réalité un acte d'excuse (alors qu'en disant «Je

[2] *A la recherche du réel*, Paris, Gauthier-Villars, 2e édition, 1981 (la pagination de cette édition, à laquelle je me réfère ici, est légèrement différente de celle de la première, utilisée par Hottois).

[3] *Pour une métaphilosophie du langage*, p. 9-10.

marche », on n'effectue pas, par là-même, l'acte de marcher), c'est se pencher sur le fonctionnement du langage — cela apparaît du reste beaucoup plus nettement aujourd'hui, puisque la philosophie du langage tend de plus en plus à être assimilée à un secteur spécifique de la linguistique, la pragmatique. En revanche, lorsque Austin a critiqué certains des problèmes épistémologiques que s'étaient posés ses prédécesseurs (le problème du phénoménalisme, celui du réalisme, etc.) en montrant comment la manière même dont ces problèmes étaient formulés dépendait d'une interprétation artificielle de certains mots (par exemple de l'adjectif « réel »), il a fait tout autre chose que de la philosophie du langage; il s'est servi d'observations linguistiques pour éclairer des questions plus ou moins classiques qui, encore une fois, *n'avaient rien de linguistique.* Le même contraste se retrouverait aisément chez des auteurs comme Ryle ou Strawson; Ryle lui-même a tenu, dans un article autobiographique[4], à distinguer ses recherches de celles d'Austin en philosophie du langage, et Strawson, bien qu'ayant souvent apporté des contributions importantes à cette dernière discipline, n'a jamais tenté de faire le lien avec l'analyse linguistique telle qu'il l'a pratiquée en philosophie logique ou en « métaphysique descriptive ». Une autre manière encore de dire la même chose consisterait à opposer à la pragmatique la *sémantique* linguistique; car on pourrait montrer que, alors que les problèmes pragmatiques n'ont guère d'intérêt pour la philosophie générale (si ce n'est par le fait, peut-être accidentel après tout, que c'est un philosophe qui a commencé à les examiner), les problèmes de la sémantique restent souvent très proches, eux, des grandes questions de la philosophie classique.

Comme Hottois l'indique lui-même à plusieurs reprises (en particulier lorsqu'il aborde la seconde philosophie wittgensteinienne, et surtout les écoles allemandes et françaises, où la secondarité perd la clarté de son statut « métalinguistique » pour devenir « adlinguistique »), il se peut que la distinction entre objet et méthode ne soit plus aussi nette dès que l'on quitte le domaine de la philosophie analytique proprement dite. Mais supposons qu'on se limite strictement à cette dernière; alors je crois qu'on peut soutenir la thèse suivante. Admettons provisoirement, avec Hottois, que la secondarité « enferme la pensée philosophique dans le langage »[5]: il faut aussitôt préciser qu'une telle formule est profondément ambiguë — et que cette ambiguïté a faussé bien des discussions de la philosophie analytique. Si, par « pensée philosophique », on entend les théories de ceux qui prennent le langage comme objet d'étude, et qui ne pratiquent donc pas une discipline essentiellement différente de la linguistique, Hottois a complètement raison; mais cela n'a évidemment rien d'étonnant, puisqu'il s'agit alors, de la part de ces philosophes, d'un choix délibéré, qui correspond simplement

[4] « Autobiographical », dans WOOD, O.P., and PITCHER, G. (eds.): *Ryle, A Collection of Critical Essays*, New York, Doubleday, 1970, p. 14-15.

[5] « De l'ontologie au XXe siècle », p. 136.

à une forme de spécialisation — en simplifiant beaucoup les choses, on pourrait répondre que les philosophes du langage ne s'enferment ni plus ni moins dans le langage que les mathématiciens ne s'« enferment » dans les mathématiques. Mais il en va tout autrement, bien sûr, pour ceux qui, sans se spécialiser de cette manière, et même sans s'intéresser spécialement à l'objet langage, recourent à la méthode « linguistique » en philosophie générale; et c'est là que notre distinction devient cruciale: *il n'est nullement évident qu'une telle méthode enferme vraiment le philosophe dans le langage* — et on peut se demander si l'impression contraire, qu'on ressent effectivement en prenant un coup d'œil général sur la philosophie contemporaine, ne provient pas en partie de la confusion qu'on risque de commettre alors entre ces deux manières de se rapporter au langage.

Quoi qu'il en soit de ce dernier point, je vais essayer maintenant de montrer en quel sens la secondarité *méthodologique* de la philosophie analytique conçue comme philosophie générale n'enferme pas celui qui la pratique dans le langage — par opposition avec cette discipline particulière qu'est la philosophie du langage, qui ne s'« enferme », elle, dans le langage, que dans le sens, finalement anodin, dans lequel on pourrait le dire de la linguistique elle-même.

2. *Histoire de la secondarité; la pensée critique*. — La meilleure manière de reprendre le problème précis de la nature de la secondarité méthodologique de la philosophie analytique, c'est d'examiner d'un peu plus près sa situation historique. A cet égard, on peut s'étonner que Hottois n'ait pas encore (à ma connaissance) développé le rapprochement, qui semble pourtant s'imposer, avec la philosophie transcendantale. En 1979, il présentait ce rapprochement comme une simple possibilité[6]; en 1981, il reprend l'idée en des termes plus positifs, en disant de Kant qu'« en dépit de son indifférence à l'égard de toute thématisation du langage, il annonce le retrait métalinguistique de la philosophie sous la pression de la science moderne »[7]. Certes, Hottois précise bien, à la suite de ce dernier passage, que son propos n'est pas d'abord historique, mais systématique, et même, pour ainsi dire, prospectif. Cependant, on va voir que, en l'occurrence, un point de vue également rétrospectif aurait pu modifier, sinon le contenu de ses thèses, du moins leur orientation critique à l'égard de la secondarité.

Le nœud du problème se trouve explicitement dans l'idée que Kant « annonce le retrait métalinguistique de la philosophie sous la pression de la science moderne »: on ne peut sans doute pas contester ce point, mais, d'un autre côté, il faut bien voir que ne dire *que* cela de Kant dans une étude de la secondarité, c'est manquer tout un aspect — et peut-être l'essentiel — de la secondarité kantienne elle-même. Car les motivations qui ont poussé

[6] *L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, p. 23.
[7] *Pour une métaphilosophie du langage*, p. 137.

Kant à adopter une attitude secondaire n'ont évidemment pas été seulement, ou même principalement, celles que Hottois définit en fonction de sa thèse générale (et qui est tout de même de nature historique, notons-le) sur l'origine de la secondarité moderne: même si l'on peut constater en effet, depuis le XVIIIe siècle, un recul d'ensemble de la philosophie par rapport à la science, et si le Kantisme marque une étape importante dans cette évolution qui a abouti aujourd'hui à la situation décrite par Hottois, cela ne veut pas forcément dire qu'il faille y voir la ligne directrice de la philosophie moderne; en tout cas, non seulement chez Kant lui-même, mais déjà chez ses inspirateurs anglais (Locke, Hume), puis chez ses lointains héritiers analytiques (à partir de Russell et Wittgenstein, et peut-être même déjà Frege), il y a une autre ligne directrice dont la première pourrait bien n'être en fait qu'un effet secondaire (sans jeu de mots): c'est l'intention fondamentalement *critique,* tant à l'égard de la philosophie elle-même que de la science, que tous ces auteurs ont manifestée. En d'autres termes, il semble y avoir, derrière le «recul» spécifique dont parle Hottois (c'est-à-dire derrière l'abandon du discours ontologique à la science), un recul beaucoup plus général qui n'abandonne rien du tout, mais marque au contraire un renouvellement fondamental des ambitions philosophiques: il s'agit de cet effort extraordinaire qu'a fait Kant, à la suite de Locke et Hume justement, pour remettre en question la manière dont les philosophes *et* les scientifiques avaient pensé jusque-là; et cet effort a ensuite été repris, sur d'autres bases, par toute la philosophie analytique. Certes, l'unité de tout ce mouvement critique est masquée (comme le note Hottois) par l'absence d'une véritable préoccupation linguistique chez Kant; mais nous savons bien aujourd'hui, grâce en particulier aux interprètes récents de Wittgenstein, que l'analyse n'est, en un sens, qu'un nouveau criticisme fondé, non plus sur les contraintes «transcendantales» que Kant pensait avoir découvertes dans sa théorie de l'entendement et de la raison, mais sur d'autres contraintes, logico-linguistiques cette fois (et qui auraient été considérées, dans le criticisme kantien, comme relevant de la logique «générale»). On pourrait ajouter que cette manière de reconsidérer l'histoire de la pensée critique éclaire beaucoup de choses: par exemple, elle permet de rattacher Frege, malgré ses objections radicales (mais purement doctrinales) contre la philosophie kantienne des mathématiques, à la grande tradition de la «réforme» de la pensée et du langage — ce qui explique l'influence capitale qu'il a eue sur l'analyse; et, inversement, elle rend compte de l'usage kantien du mot «logique», qui se rapproche beaucoup désormais de l'idée analytique d'une «grammaire logique». Enfin — et c'est peut-être le plus important pour notre problème —, on retrouverait tout cela dans la philosophie grecque, en particulier chez Aristote: on sait que dans sa critique de tous ses prédécesseurs, cet auteur a souvent déclaré qu'il leur reprochait d'avoir «mal pensé»; et que, dans la perspective où il travaillait, qui était celle des débuts

de la logique, cela voulait dire, au fond, que les philosophes tendaient à pratiquer une pensée mal organisée, ou, si l'on veut, mal « disciplinée ». De plus, Aristote utilisait lui-même une méthode éminemment secondaire: il partait toujours du sens usuel que le langage donnait aux concepts qu'il voulait examiner, pour en proposer alors une modification; d'où, en fait, une tonalité très « analytique » que plusieurs interprètes ont soulignée récemment. Ce qui est effectivement très significatif ici: il serait absurde de soutenir qu'Aristote avait déjà commencé à « reculer » devant la science; mais cela ne l'a pas empêché d'anticiper clairement les recherches de type secondaire (comme d'ailleurs de nombreux autres philosophes grecs, si l'on y réfléchit — à commencer par Socrate, tout simplement).

Encore une fois, ces questions historiques peuvent fort bien ne pas paraître pertinentes, au premier abord, dans le cadre (partiellement) systématique choisi par Hottois. Néanmoins, si l'on y regarde de plus près, on constate qu'elles autorisent, et même qu'elles imposent une importante généralisation du concept même de secondarité. D'abord, le rapprochement avec Kant confirme bien que la secondarité n'est pas essentiellement liée au langage: ce dernier n'apparaît finalement que comme un moyen parmi d'autres pour faciliter une étude secondaire des problèmes philosophiques; il y en a au moins un autre, qui est donc la méthode transcendantale au sens kantien du terme — sans compter bien sûr la logique mathématique, qui a servi à toutes les recherches secondaires des néo-positivistes. Ensuite et surtout, loin d'y voir, comme tend à le faire Hottois, un « recul » de la philosophie compris comme l'abandon de compétences (compétence ontologique, etc.), on peut au contraire présenter maintenant la secondarité comme l'acquisition, ou le développement, d'une compétence critique dont les philosophes antérieurs à Kant ne disposaient pas, ou pas complètement. C'est qu'il y a, là encore, une ambiguïté du mot « recul » lui-même: comme dans le cas de la « secondarité », on peut interpréter le recul d'une manière négative, ou en tout cas restrictive (c'est d'ailleurs le sens littéral de cette notion, qui est proche, en effet, de l'idée d'un « abandon »); mais on peut aussi lui donner le sens plus spécifique, et positif cette fois, qui en fait, d'une manière générale, une méthode de distanciation par rapport aux données des problèmes philosophiques, et qui correspond à une volonté d'analyse des *concepts* mêmes qui sont sous-jacents à ces problèmes. Essayons, pour terminer, d'indiquer sur un exemple en quoi cette méthode de distanciation est indispensable aujourd'hui à la recherche philosophique, et peut-être aussi à la recherche scientifique.

3. *Nécessité de la secondarité généralisée; désontologisation de la philosophie.* — Il y a, dans l'article de Gilbert Hottois sur le livre de Bernard d'Espagnat, un ensemble de remarques — d'ailleurs centrales — qui permettent d'illustrer assez clairement la thèse que je viens de proposer. Il s'agit du passage où Hottois expose les difficultés conceptuelles que rencontre

inévitablement aujourd'hui ce qu'il appelle « la réanimation ontologique du discours physique », puis les conséquences que d'Espagnat pense pouvoir tirer de ces difficultés, c'est-à-dire, essentiellement, la nécessité d'un « réalisme non-physique ».[8] Je ne puis pas, bien sûr, entrer ici dans le détail de cette question cruciale pour l'interprétation de la physique quantique. Mais il me semble tout de même possible de suggérer que la démarche de d'Espagnat, que Hottois, s'il ne paraît pas disposé à la suivre jusqu'au bout, n'en présente pas moins comme un essai méritoire de dépassement de la secondarité, *constitue en fait un exemple typique de ce qui se produit lorsqu'on continue de vouloir penser d'une manière « pré-analytique », ou, si l'on veut, « pré-critique »*; et, en des termes plus positifs, *qu'il existe actuellement, en philosophie analytique, des recherches conceptuelles — donc secondaires et, dans une certaine mesure, « linguistiques » — qui pourraient au moins éclairer d'un jour très différent les questions que se pose le physicien.*

Le seul point technique dont j'aurai besoin ici est la thèse de d'Espagnat[9], citée par Hottois[10], selon laquelle « les principes fondamentaux de la théorie quantique » (...) « nous interdisent en général de parler des propriétés de la réalité comme si celles-là étaient *possédées* par celle-ci ». C'est essentiellement de cette thèse, ou plutôt de cette constatation, que d'Espagnat tire l'idée du réalisme non-physique (et d'une hypothèse très voisine sur laquelle Hottois insiste moins, peut-être parce qu'on peut y voir, en fait, une amorce de secondarité épistémologique du type kantien: l'hypothèse du « réel voilé »[11]); autrement dit, et dans ses très grandes lignes, la conclusion proposée est que les physiciens, et les philosophes avec eux, doivent prendre tout à fait au sérieux la difficulté conceptuelle qu'on vient de voir, et en accepter les conséquences *ontologiques* dans ce qu'elles ont de plus radical. Mais c'est à ce stade aussi qu'on peut relever, chez d'Espagnat, une importante lacune philosophique sur laquelle le commentaire de Hottois n'attire pas suffisamment l'attention[12]: la secondarité que le physicien « réaliste » veut refuser est de nature exclusivement *épistémologique* (je laisse désormais de côté le fait, auquel je viens de faire allusion, que, par moments, sa propre théorie tend à redevenir secondaire en ce sens là juste-

[8] « De l'ontologie au XXe siècle », p. 127-128.

[9] *A la recherche du réel*, p. 89.

[10] « De l'ontologie au XXe siècle », p. 127.

[11] Voir *A la recherche du réel*, p. 96 et suivantes; HOTTOIS, « De l'ontologie au XXe siècle », p. 130.

[12] C'est là, peut-être, qu'on peut faire l'objection la plus importante à l'analyse de Hottois. A aucun moment il ne considère vraiment une contribution *récente* aux recherches secondaires de la philosophie analytique, pour voir si on peut ou non y trouver la solution d'un problème philosophique spécifique; d'une manière plus générale, on remarquera que ses objections à ce type de philosophies sont *de principe*, ou encore — ce qui peut paraître étonnant dans sa perspective — strictement *méta-théoriques*.

ment); car, manifestement, d'Espagnat ignore tout de la secondarité logico-linguistique de la philosophie analytique. Il n'a en tête, en réalité, que ce que les physiciens « positivistes », et surtout les partisans de la fameuse interprétation dite de Copenhague, ont tiré des difficultés conceptuelles de la théorie quantique: mais, d'une part, ces analyses épistémologiques sont déjà anciennes; et surtout (mises à part les recherches approfondies qu'on a pu mener sur la logique quantique) elles ne tiennent aucun compte de la secondarité critique propre à la philosophie analytique post-positiviste.

Or, il se trouve précisément que, dans le cadre de cette dernière, et plus spécifiquement dans le domaine de la philosophie logique (*philosophical logic*), il existe toute une série de recherches, qui sont encore en cours, sur les concepts mêmes qui sont au centre de la difficulté soulevée par d'Espagnat. Lorsque celui-ci nous dit que le problème fondamental réside dans l'impossibilité où l'on se trouve d'appliquer à la théorie quantique des champs la notion de « propriété », ou, plus exactement, que les champs eux-mêmes ont l'allure de propriétés, mais qu'on ne parvient pas alors à dire *de quoi* ils sont les propriétés[13], il rejoint, sans s'en rendre compte, l'un des développements les plus prometteurs de la philosophie logique. Mais, pour le voir, il faut d'abord tenir compte d'une donnée conceptuelle essentielle, que les linguistes connaissent bien: une notion comme celle de « propriété » ne peut pas se définir isolément; elle est étroitement solidaire, ou plutôt elle est complémentaire, de la notion d'« objet », qui est la véritable source de la difficulté — comme on le sait, et comme on le vérifie aisément en lisant d'Espagnat dans le détail, la grande énigme posée par la théorie quantique se trouve dans le comportement « étrange » des entités sur lesquelles elle est censée porter, et qui, pour cette raison même, ne semblent pas pouvoir être traitées comme des objets. Une fois cette solidarité établie, on obtient l'hypothèse suivante — qui, si elle est bien secondaire, va se révéler en réalité beaucoup plus *forte* que celle de d'Espagnat, ce qui confirme encore que la secondarité ainsi entendue ne représente nullement un recul: si l'on veut sortir des difficultés considérées, peut-être faut-il tenter de définir *un nouveau cadre conceptuel où il ne serait plus question ni d'objets ni de propriétés.*

Cette hypothèse aurait deux conséquences, l'une négative, et l'autre plus positive (bien que n'ayant jamais encore été explorée systématiquement). Négativement, nous pouvons déjà conclure que, s'il ne faut plus parler d'« objets » quantiques, alors il ne faut plus non plus parler, dans ce domaine, de « propriétés » — quels que soient par ailleurs les efforts qu'on fasse pour donner à ce dernier concept un sens différent de celui qu'il a habituellement; bref, ce que la philosophie logique nous enseigne, c'est que le mot « propriété » contient en lui, ou présuppose, le mot « objet »: on ne

[13] *A la recherche du réel*, p. 87-88.

peut pas penser l'un sans automatiquement penser l'autre, et, si l'on doit se passer de l'un, on devra immédiatement, et *complètement,* se passer aussi de l'autre. Mais la conséquence la plus intéressante, et probablement la plus profonde, est la seconde; et on va voir qu'elle touche encore plus directement les thèses de d'Espagnat, ainsi que l'utilisation qu'en a faite Hottois dans son article. Il n'est nullement exclu qu'on parvienne un jour à définir avec précision ce nouveau cadre conceptuel; et ce qui risque de se produire alors, c'est une évolution que plusieurs auteurs ont déjà pressentie, et que j'appellerai une *désontologisation* de la philosophie. Cependant, réalisée dans l'esprit de la philosophie logique, cette désontologisation n'aurait plus rien des connotations négatives que Hottois, fût-ce involontairement, associe au concept de secondarité. Bien sûr, l'entreprise resterait essentiellement secondaire; mais ce serait au sens du recul critique, et non plus au sens de l'abandon philosophique des compétences ontologiques. De plus, il y a des raisons techniques, définies déjà par le premier Wittgenstein, et reprises ensuite dans toute la tradition analytique, qui imposent aujourd'hui le traitement secondaire de notions comme celles d'objet, de propriété, et finalement comme celle de l'Etre lui-même: l'étude logico-linguistique de ces notions confirme qu'elles constituent ce que Wittgenstein appelait des « concepts formels », c'est-à-dire, en gros, des concepts purement opératoires qui n'ont strictement rien à voir avec une « réalité » quelconque. Dès lors, la désontologisation n'apparaît plus comme une simple possibilité doctrinale parmi d'autres, mais bien comme une nécessité; et si l'on s'obstine à nier cette nécessité — comme le fait, sans en être conscient, Bernard d'Espagnat — , alors on a toutes les chances de se lancer dans des spéculations réellement suspectes au point de vue critique. C'est, me semble-t-il, ce qui se produit dans *A la recherche du réel*: le « réel » physique ne répondant plus à la description conceptuelle à laquelle nous sommes habitués, d'Espagnat s'oriente, non pas vers la critique secondaire de cette description, qui pourrait aboutir à une transformation radicale de nos manières de penser, mais vers des hypothèses qui, en conservant les concepts ontologiques à peu près tels qu'ils sont, conduisent inévitablement à parler d'une réalité supposée plus profonde, et surtout *mystérieuse.* Peu importe, en un sens, que ce mystère soit ici de nature spiritualiste: l'essentiel, c'est de bien voir par quel mécanisme abstrait le refus de la secondarité conduit à ce qui n'est, probablement, qu'une impasse classique.

Mais, curieusement, cette conclusion apparemment encore assez négative pourrait n'être pas totalement incompatible avec certaines des observations que font pas ailleurs d'Espagnat et Hottois. Sur le plan historique, la référence qu'on trouve, dans *A la recherche du réel*[14], à la métaphysique spinoziste, n'est pas sans suggérer un rapprochement avec ce que j'ai appelé ici

[14] P. 102 et suivantes.

la désontologisation (mais, pour exploiter correctement ce rapprochement, il faudrait aborder la difficile question de la méthode de Spinoza, en montrant qu'elle est beaucoup plus « critique », et peut-être même secondaire, qu'on ne le pense souvent). Cela constituerait naturellement une objection à ce que Hottois dit du « retour en arrière » que représente, selon lui, une telle référence. Pourtant, il y a encore d'autres éléments, systématiques cette fois, qui pourraient permettre d'envisager finalement une conciliation au moins partielle entre la désontologisation ainsi définie et les thèses de Hottois sur l'avenir d'une philosophie de la technique: au fond, le contraste entre la philosophie traditionnelle et le domaine de la « techno-science » rappelle beaucoup à son tour l'opposition de l'ontologie classique et de l'analyse désontologisée; et on peut se demander — je terminerai sur ces questions — si l'entreprise que Hottois nous annonce ne doit pas encore plus qu'il ne le dit volontiers aux modes de pensée secondaires: faut-il donc vraiment chercher à échapper à la secondarité? Et si, après tout, la secondarité sous sa forme généralisée n'était que l'une des pièces constitutives de la future philosophie de la technique?[15]

[15] Sur toutes les questions évoquées dans cette section 3., ainsi que dans la précédente, je me permets d'annoncer, en y renvoyant le lecteur, mon essai: *Analyse de l'Etre*, Paris, Ed. de Minuit, 1982.